

C'est à l'âge d'un an qu'on l'habitue à pénétrer dans les terriers. On y envoie d'abord un chien adulte, bien dressé, et on le fait suivre par le jeune, au commandement : "cherche le renard !" Si on découvre les petits, on les lui fait égorger. S'il sort de terre pour voir où est son maître, il faut le caresser ; cela l'excite davantage à retourner dans les terriers.

"Je chassais souvent, dit Lenz, avec deux bassets qui étaient assez petits pour pouvoir entrer ensemble dans un terrier et qui venaient toujours à bout d'en déloger le renard. Une fois, ils en firent déguerpir un d'un terrier dont l'ouverture se trouvait au milieu d'un buisson. Le renard se montre, sa tête est au bout de mon fusil ; il m'a-perçoit et n'ose sortir ; d'un autre côté, il ne pouvait reculer, poussé qu'il était par ses deux ennemis : il me regardait fixement ; je l'observais, et je voyais ses yeux trahir chaque coup de dents que lui donnaient les chiens en arrière ; enfin, je pressai la détente et je lui brisai le crâne."

Toutefois, avec ses précieuses qualités, le basset a bien des défauts : il est rusé, voleur ; en vieillissant, il devient hargneux ; il mord volontiers ; il gronde même contre son maître. Il ne peut souffrir les autres chiens : il en attaque, même de plus gros que lui, dès qu'ils s'approchent.

Mon père, dit en substance Brehm, avait un basset qui est resté pour moi un type d'envie et de jalousie. Il détestait tous les autres animaux de la maison et de la basse-cour, et en particulier un griffon très lâche qui se faisait battre en toute rencontre. Ce dernier s'irritait néanmoins quelquefois et résistait alors avec vigueur ; on les voyait, dans ces moments, enlacés l'un à l'autre, dégringoler les escaliers, tomber des murs, rouler dans les plates-bandes des jardins, descendre toute la colline de culbute en culbute, jusqu'à ce qu'une haie les arrêtât, ou qu'une chute dans le ruisseau, un bain inattendu vînt refroidir leur ardeur. Chose étrange ! cette haine du basset pour le griffon devint un jour le remède qui lui sauva la vie. Malade, couché, se remuant à peine, il paraissait approcher de sa fin. On mit devant lui, pour essayer à le ranimer, une assiette remplie des mets qu'il préférerait : il se souleva